Document generated on 05/28/2025 11:19 a.m.

Moebius
Écritures / Littérature

mœbius

Madeleine

Louise Warren

Number 23, 1984

URI: https://id.erudit.org/iderudit/15822ac

See table of contents

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)
1920-9363 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Warren, L. (1984). Madeleine. *Moebius*, (23), 11–12.

Tous droits réservés © Éditions Triptyque, 1984

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

LOUISE WARREN

Madeleine

> ...il n'est pas une sensation inattendue et extraordinaire qui n'apporte enfin de la jouissance, nous voulons tous, inconsciemment, faire de notre chair le joyau d'une invraisemblance.
>
> Jöe Bousquet

À Pierre L.

Il vient à son appartement. Elle lui a demandé de venir. Elle apprend son nom. Il se tait presque toute la soirée alors elle parle sans arrêt. Ses questions, ses réponses et réflexions attendent dans une cocotte minute déréglée. Il n'a pas nécessairement envie de lui parler, simplement la toucher. Et si elle n'était pas celle qu'il imagine ?

Dans quelles associations d'idées a-t-il pensé à elle deux jours auparavant ? Le lendemain, dans une tranquille élégance, elle lui est apparue au coin d'une rue. Manifestement, elle n'a pas voulu le reconnaître. Pourtant, sous l'effet hypnotique, ce regard allant contre sa volonté, elle replace les événements.

L'autobus qu'elle attend arrive. Il veut lui dire quelque chose avant qu'elle ne saute sur la première marche mais déjà les pneus roulent dans la boue.

Il la suit des yeux : assise sur la banquette arrière, elle secoue ses cheveux mouillés par la neige.

Elle retourne à ce bar. Il la ramène à une relation clandestine estivale dont il est le seul témoin. Elle revisite les lieux de sa mémoire et vient lui demander comment il les a perçus, elle et l'autre.

Maintenant, il est presque couché sur sa table de cuisine pour lui raconter ce soir-là. Il a oublié l'autre homme. A-t-il vraiment existé ?

« Nous nous sommes collés dans le miroir, le bar s'est vidé, tu ne te rappelles pas ? On a fait l'amour sur une fin de ruban magnétique qui tournait dans le vide, le sifflement du ventilateur. Tu ne te rappelles pas... »

Elle écoute, attentive. Elle s'enveloppe les mains dans les emmanchures de son tricot de laine qu'elle étire sans fin, découvrant ainsi ses épaules. Ses ongles s'accrochent au dernier rang de mailles rouges : il vient de lui dire qu'elle a de jolies épaules. Elle supporte le regard. Jamais elle ne baissera les yeux devant lui. Elle oublie de servir quelque chose à boire. Elle attend toujours la réponse à sa question.

Il rappelle une tristesse allongée d'elle-même, les mains solitaires posées sur ses cuisses, les sandales sur le parquet, un pied suspendu au barreau du tabouret.

Des jambes qu'il aurait ouvertes, une robe qu'il lui aurait enlevée, la prendre debout sur la surface fraîche du miroir : son seul souvenir.

« Il faisait chaud, la moiteur s'infusait le long de mes jambes. Je répétais un ballet amoureux. Imperceptiblement, j'inclinais mon tronc, mes hanches ondulaient sur le huit d'un cadran imaginaire. Je savais que tu me regardais. Je te sentais là. Dans le brouillard qui dansait sur le miroir, je t'ai vu pour la première fois. Tu m'as fait peur. J'ai invité l'homme qui caressait mon genou chez moi, je ne pouvais pas te laisser assister à ce glissement du désir. »

septembre 1984.